

Attestation de François DE PESTELE

Je soussigné, François DE PESTELE, né à Lille le 3-6-1910 et y demeurant 53 rue Aristote, ancien prisonnier de guerre sous le Mle 3147 IV C, déclare sur l'honneur avoir assisté à l'évasion de Pierre Vandebossche, le 13 août 1942 du Kommando de Zwierzynieck. Ce Kdo dépendait du camp de représailles de Rawa-Ruska. Pierre Vandebossche faisait partie d'un groupe de 90 camarades dont l'évasion avait été préparée par l'ensemble du Kdo.

Dans l'après-midi du 14 août 1942, nous fûmes informés officiellement par des officiers que trois camarades avaient été tués au cours de leur fuite. Je devais savoir quelques jours plus tard que Pierre Vandebossche, que je connaissais personnellement, était parmi les victimes.

Je puis également témoigner de la sincérité de Jean Poutrel, auteur du récit joint au dossier et que j'ai bien connu à Rawa-Ruska, Zwierzynieck et à Lille ensuite.

Fait à Lille le 15 août 1962, François de Pestele, titulaire de la médaille des évadés C.V.R., interné de la résistance, président de la section Nord Pas-de-Calais de « Ceux de Rawa-Ruska ».

Attestation de Vanoosthuysse Yvon

Je soussigné Vanoosthuysse Yvon, demeurant 61 rue Masséna à ASCQ (Nord), certifie sur l'honneur avoir été prisonnier de guerre avec VANDENBOSSCHE Pierre – stalag 325 kommando de Zwierziniek (Pologne) et avoir participé avec lui à une évasion dans la nuit du 13/08/1942 – Evasion par tunnel de 93 P.G. par petits groupes. Notre camarade VANDENBOSSCHE a trouvé la mort de façon odieuse, ayant été fusillé à bout portant par une sentinelle lors de sa capture.

Fait à Ascq le 21 mars 1962

signature

Croix de guerre – Médaille des évadés

Attestation de Rousseau Arthur

Je soussigné Rousseau Arthur demeurant à Forest-s-Marque, rue Principale, certifie sur l'honneur avoir été prisonnier de guerre au stalag 325 kommando de Zwierziniek (Pologne) avec le regretté VANDENBOSSCHE Pierre lâchement fusillé lors d'une évasion auquel je participais ainsi que 92 autres P.G. Evasion par tunnel dans la nuit du 13/08/1942.

Fait à Forest (Nord) le 20 mars 1962

signature

Attestation de Berte Albert

Je soussigné Berte Albert certifie avoir été prisonnier avec le nommé VANDENBOSSCHE Pierre. J'atteste sur l'honneur avoir participé avec lui à une évasion du camp de Zwierziniek en Pologne (camp dépendant du stalag 325 Rawa-Ruska). Nous nous sommes évadés à 93 P.G.

Malheureusement, VANDENBOSSCHE Pierre a été fusillé à bout portant par une sentinelle allemande au cours de cette évasion.

Tourcoing, le 9 mars 1962

pour valoir ce que doit

signature

médaille des évadés

Interné Résistant

Combattant Volontaire de la Résistance

Attestation de Jean Poutrel
Cher Monsieur,

Lille le 8 avril 1945

J'ai reçu votre lettre et je m'empresse d'y répondre, je m'excuse de ne pas l'avoir fait plus tôt, mes heures de travail sont assez capricieuses.

J'ai connu Pierrot à Oberförling près de Munich, c'était je crois son premier kommando. Quand je l'ai connu, il y avait peu de temps qu'il avait perdu sa femme et il préparait sa première évasion avec un de ses camarades. Mais le kommando fut coupé et nous partîmes à Neubiberg, autre terrain d'aviation de la région de Munich. Pierrot se trouva séparé de son camarade et comme il avait su que je me trouvais séparé de mon camarade et que je préparais également ma première évasion, nous nous mîmes ensemble. Nous nous sommes évadés de Neubiberg le troisième jour de notre arrivée, nous avons été repris dix jours après aux environs de Mittenwald. A la sortie de prison, nous fûmes séparés mais nous correspondions ensemble et notre deuxième évasion se fit à quelques jours de différence. Pierrot qui s'était évadé avec son camarade fut repris un jour avant moi et nous nous sommes retrouvés à la prison de Mosberg. Comme nous avions chacun deux évasions, nous fûmes inscrits pour le départ à Rawa-Ruska ; en attendant notre départ, nous étions en baraque de discipline, nos colis arrêtés pour notre évasion n'arrivaient pas et nous étions contraints de vivre uniquement de la cuisine allemande, ce qui était très insuffisant. Nous avons ainsi vécu d'avril à fin juin 1942 ; fin juin eut lieu le départ pour Rawa-Ruska où nous sommes arrivés après cinq jours de voyage. Là-bas de nouveaux maux nous attendaient. Je m'excuse, mais il faut que je vous dépeigne Rawa et sa vie pour que vous puissiez comprendre. Rawa-Ruska était un immense camp comprenant six grandes écuries et quatre bâtiments ou blocs. Les écuries aménagées par les prisonniers avec des bât-flancs à trois étages ne pouvaient certainement pas mériter le titre de confortables ; en effet, en couchant côte à côte et serrés, je ne sais si l'on avait soixante centimètres de largeur pour se coucher, la saleté y était répugnante. Pour les 18 000 prisonniers, il y avait à notre disposition un robinet et il y avait des heures pour l'eau. On pouvait faire la queue des heures et des heures et, au moment d'avoir enfin la récompense de cette patience, il n'y avait plus d'eau ; il y avait d'ailleurs des jours où il n'y avait pas d'eau du tout. Comme on nous donnait le matin un litre de thé en guise de boisson, -le thé consistait en de l'eau bouillie avec des branches de sapin, nous nous lavions et nous rasions avec ce thé. Le midi, l'on nous octroyait un autre litre d'eau avec au fond un peu de pâtes, soit du millet non décortiqué, une boule de pain pour six (soit 200 grammes), trois ou quatre pommes de terre, pas des grosses, mais par contre pourries et quand on arrivait à manger la valeur d'une pomme de terre ordinaire, nous ne nous plaignions pas du tout ; à quatre heures, on nous servait le thé, même cérémonie que le matin, on avait en plus une cuillerée à soupe de sucre en poudre, un morceau de margarine (environ 4 cm sur 4 cm et ½ cm d'épaisseur) ou une cuillère de confiture, parfois un morceau de pâté (la boîte de 1 kg pour 48, quelquefois c'était la fête, une boîte pour 24). A ce régime, vous pensez bien que nous n'engraissions pas et plusieurs décès ont eu pour cause initiale ce régime, ce que nous touchions était juste suffisant pour tenir debout, et encore nous volions des pommes de terre, des choux pour améliorer notre ordinaire, il était impossible de vivre juste avec la soupe que l'on nous donnait. La Croix Rouge n'arrivait pas, les colis non plus, la première distribution de la Croix Rouge consistait, je crois, en 5 biscuits de guerre et 1 paquet de cigarettes Pétain (bois, écorce, mais pas de tabac). Des départs en kommando eurent lieu, Pierrot et moi nous partîmes pour Zwierzineck, 10 km au sud de Bilgaray. Nous étions 500, mais les Allemands nous dirent que, par suite d'une erreur, nous touchions le ravitaillement de 300. Comme la ration initiale était sensiblement égale à celle du camp, vous voyez notre situation. Le travail consistait à casser des pierres sur les routes, on travaillait 2 jours sur 3, on partait au petit jour et on revenait à la nuit. On mangeait le soir en rentrant quand on travaillait, soit toutes les 24 heures, et à midi quand on était de repos. Ce qui fait qu'il y avait des jours où m'on restait 32 heures sans manger ; il n'était pas question de garder à manger pour le lendemain, nous avions trop faim pour

pouvoir mettre quoi que ce soit de côté. Nous en étions arrivés à ne plus pouvoir tenir debout, et quand nous avons parcouru 30 m, on s'arrêtait pour souffler. Je n'avais plus la force de me tenir droit, je marchais voûté. Notre faiblesse devenant chaque jour plus grande, il y eut dans le camp de nombreux malades. Le camp fut débarrassé de son herbe, non par ordre des officiers boches, mais par nous-mêmes pour manger, on se battait pour avoir les épluchures de pommes de terre que nous faisons cuire. Puis un jour, nous apprîmes que toute une équipe de prisonniers faisait un souterrain, puis le 13 août, ce fut le départ. Pierrot vint me dire : le souterrain est fini, on part ; malgré notre extrême faiblesse, j'acceptai après avoir un peu hésité. Pierrot eut ces paroles : crever pour crever, je préfère crever en liberté que de crever de faim. Nous partîmes dans la nuit en compagnie de Connan, un camarade qui nous avait demandé de l'accompagner, car il n'y avait ni boussole ni carte. La nuit, nous avons parcouru 12 km, ce qui prouve notre faiblesse, nous aurions dû en parcourir trois fois plus avec beaucoup moins de peine. Nous nous étions arrêtés dans un petit ravin. Le matin, nous fîmes un petit tour et nous rapportâmes des pommes de terre que nous avons fait cuire à l'eau et mangées ; nous en mangeâmes assez bien. Connan et Pierrot allèrent jusqu'au village et revinrent avec quelques tartines de pain, puis, après avoir mangé tout notre saoul, nous nous sommes couchés dans le ravin, l'estomac plein depuis bien longtemps. Pierrot et Connan étaient couchés dans le fond du ravin et moi à m-pente. Dans l'après-midi, des bruits de pas me firent sortir de ma torpeur, vite je réveillais Pierrot et Connan Victor, mais il était trop tard. Deux hommes arrivaient dans le fond du ravin. Pierrot dit que c'était trop tard pour se sauver et nous restâmes. Les deux boches, sentinelles du kommando que nous avons abandonné, nous prirent nos plaques et nos couteaux, l'un d'eux déchargea 5 ou 6 fois son fusil en l'air pour avertir ses collègues, et deux autres sentinelles qui suivaient le haut du ravin arrivèrent (ce qui mettait à 4 le nombre de sentinelles). Ils étaient rouges, débraillés et donnaient l'impression d'avoir bu. Pierrot et Connan s'étaient assis ; seul, je restais debout dans la pente, à un pas environ derrière eux et sur le côté ; puis nous parlâmes un peu ; j'étais le seul à comprendre assez bien l'Allemand, ayant étudié cette langue à l'école. Les boches demandaient pourquoi nous nous étions évadés ; ils disaient que nous étions fous. Ils demandaient à quelle heure nous étions partis, et nous dûmes vers les 11 heures, sans songer qu'à ce moment c'était leur équipe qui était de garde, l'équipe de relève ne prenant qu'à minuit, l'ancienne équipe repartait au stalag. Ils disaient que nous étions fous et l'assassin disait toujours : maintenant, c'est la mort ; je comprenais bien ses paroles, mais je ne les traduisais pas à mes compagnons, car je ne pouvais croire que cela fût vrai. Mais Connan Victor, à force d'entendre les mêmes mots, finit par comprendre lui aussi, et aussitôt il se mit à protester, disant que c'était impossible. Pierrot à son tour se mit dans la conversation, mais ce fut sans résultat. L'assassin Adam Saur avait armé son fusil, il y eut une petite discussion entre les sentinelles ; 2 d'entre eux disaient qu'il fallait nous ramener à l'Adjudant ; or, l'assassin nous disait que c'était l'ordre de l' Adjudant de nous tuer. L'assassin, qui était caporal-chef, se fit obéir des deux autres, quant au quatrième, il se borna à demander si on nous tuait là ou en haut du ravin, ce à quoi le boche répondit : ils giseront là (j'emploie le verbe qui se rapproche le plus du verbe allemand : liegen, être placé dans la position couchée). Puis, tandis que les deux autres nous tenaient en respect, l'arme sous le bras, l'assassin (Adam Saur du 4^o Landschutz originaire de Rhénanie) mettait en joue Connan Victor qui continuait à protester et, après avoir longuement visé, il tira un coup de fusil. J'eus un sursaut pour fuir, mais les 3 autres ramenèrent leurs fusils dans ma direction et je restai immobile. Puis ce fut le tour de Pierrot d'être mis en joue. Lui aussi parla jusqu'au bout, et quand le salaud de boche tira, je bondis à l'escalade du ravin. Les 3 autres tirèrent, mais, avec l'arme sous le bras, ils tirèrent juste en-dessous de moi. Arrivé en haut du ravin, j'étais caché par des buissons qui atteignaient la hauteur d'un homme ; j'essuyai un quatrième coup de feu qui ne m'atteignit pas, c'était l'assassin qui, après avoir rechargé son fusil, tirait après moi. Une fois en haut, j'arrivai à dépitai mes poursuivants, et je revins après leur, départ sur les lieux du crime. Je ne retrouvai pas le jour-même les corps, ce ne fut que le lendemain matin que je retrouvai le ravin et les corps de mes pauvres copains. Je regardai leurs blessures ; Pierrot avait reçu la balle presque au milieu du front, un peu sur la droite de la tête, c'est à dire sur la gauche en le regardant ; je crois, la balle était ressortie par le cervelet, ce qui prouvait que la balle avait été tirée de haut en bas, de plus, la brûlure de la poudre démontrait que le coup avait

été tiré à bout portant, l'assassin était au maximum à 3m 50 de lui. Connan Victor avait reçu la balle sur le côté, près de l'oreille, mêmes constatations que pour Pierrot. Je repartis et ne fus repris que 18 jours plus tard. Je fus emmené dans un stalag russe, et une sentinelle, l'assassin de Pierrot et Victor, vint me chercher pour me reconduire à Rawa-Ruska. Il ne me reconnut pas, en route dans le train nous passâmes non loin du lieu du crime ; il me dit que là, 2 Français avaient été tués et le troisième était grièvement blessé, certainement mort. Au stalag, je fus interrogé sans avoir pu voir l'homme de confiance Mercier, avocat au barreau d'Angers. Je jouais sur les mots à l'interrogatoire, déclarant avoir perdu mes camarades, je donnai le nom de Pierrot, ne connaissant pas encore le nom de Connan Victor. Puis, quand je pus voir l'homme de confiance, je lui fis un récit exact de l'évasion. Ce dernier déposa une plainte à la justice militaire allemande, puis je fus tranquille jusqu'en 1943 où je fus appelé à Lemberg. Là, on m'apprit que l'enquête était terminée et que l'accusation était levée contre les assassins ; mais, par contre, j'étais accusé de fausse accusation d'assassinat contre des soldats allemands et on me donna le choix de deux défenseurs. Je pris l'avocat Cauchowski (Polonais), je constituai un dossier. Ce dossier fut déposé entre les mains des Allemands par mon avocat ; je demandai l'autopsie des corps, j'indiquai la position des cadavres, démontrant qu'ils avaient été tués à bout portant. Peu de temps après, on me rappela en me disant que l'affaire était terminée. J'avais eu le soin de diffuser largement cette aventure dans le camp, de manière à ce qu'en cas de disparition subite de ma part, on sache à quoi s'en tenir, et que mon témoignage subsiste. Mon histoire fut connue de tout Rawa-Ruska, Lemberg, Tarnopol, elle fut portée en Allemagne par les prisonniers retournant en Allemagne, elle parvint à Genève intacte et si Londres annonçait que l'assassin de votre fils s'appelait Timmermann, il y avait erreur. L'assassin est Adam Saur du quatrième Landschutz, Régiment monté en Belgique vers fin 1942 début 1943, dans la région de Mons, le nom de ses complices m'est inconnu.

Votre fils fut d'abord enterré sur place avec CONNAN Victor, mais les sentinelles ayant rapporté trois plaques pour deux tués, l'homme de confiance de Zwierzieniek les fit déterrer et enterrer au cimetière de Zwierzieniek. La majeure partie des prisonniers étant catholiques et les opinions de Pierrot n'étant pas connues, il fut enterré avec une cérémonie religieuse et l'on m'a dit que les Allemands avaient rendu les honneurs en tirant des salves. Voici le récit exact de mon évasion, il est dommage que je ne puisse vous voir, j'ai bien connu Pierrot que nous nous considérions comme deux frères.

Aussi j'ai partagé toutes ses peines, tous ses malheurs, je connais l'amour qu'il portait à ses deux petits et, quoique d'opinions différentes, il y avait entre nous une entente, une union complète, c'est le plus charmant camarade que je n'ai jamais eu. Cette fraternité de captivité, nous nous étions promis de la continuer dans la vie et nous devions rester unis dans la vie comme dans la captivité. Malheureusement, la barbarie boche m'a enlevé celui qui était mon frère de captivité, mais j'entends à ce que sa mémoire soit vengée et que justice soit faite. J'ai déposé à mon retour à Lille une plainte, il faut attendre la fin de la guerre pour juger les assassins.

Et maintenant, il faut m'excuser, je vous parle franchement, vous êtes le père de Pierrot donc, comme Pierrot était mon frère, vous êtes un peu le mien, j'aurais pu vous écrire plus tôt, mais voyez-vous, à mon retour, j'ai subi des déceptions cruelles qui m'ont ôté tout courage et m'ont complètement désorienté. Aujourd'hui, je me remonte un peu à la fois, mais j'ai été très longtemps incapable de la moindre initiative. J'étais devenu moralement une vraie loque ; à présent, cela est terminé et j'ai retrouvé en partie ma volonté. Je suis rentré pendant l'occupation, les premiers temps, j'aurais pu vous écrire, mais c'était l'occupation allemande et j'ai attendu ; après la Libération, je n'avais plus la force de vous écrire, pardonnez moi.

Vous pouvez me demander des détails sur notre captivité, je serai toujours heureux de vous renseigner. A propos de cela, je tiens à vous le dire, car c'était le désir de Pierrot, ses enfants, il eut désiré qu'ils fussent élevés ensemble et combien de fois il me l'a dit ; c'était un de ses plus grands ennuis de savoir son petit garçon et sa petite fille élevés séparément, il n'osait pas vous l'écrire et il me disait : si je dis à l'un de prendre les deux enfants, je vais fâcher les gens contre moi, on croirait que je n'ai pas confiance, je sais qu'ils sont tous les deux très bien mais ils sont séparés, ils ne vont pas se connaître et je n'ose pas le dire, c'était là un grand souci, vous pouvez me croire.

Je vous quitte pour aujourd'hui, en vous serrant cordialement la main, embrassez affectueusement les petits pour moi, c'est un peu Pierrot qui les embrasse.
Votre très dévoué Jean Poutrel, 49 rue Christophe Colomb à Fives-Lille (Nord)